

Patricia Noël

J'ai cru voir
un coin de ciel bleu

Roman

Éditions Glyphe

JE SUIS VIEILLE MAINTENANT et un matin, je vais mourir. Aussi, chaque jour, je pense à toi. Seulement à toi. Pas aux autres, pas à tes nombreux frères et sœurs.

Tu es celui qui a le plus souffert, je le sais, mais mon histoire, c'est toi.

Si tu n'étais pas né ce 3 décembre 1945, je n'aurais pas vécu la même vie. Alors, je te le dois bien ce récit maintenant que toi-même tu pourrais être grand-père, alors que chaque jour, dans tes conduites insensées, dans ta passion pour l'alcool tu pourrais t'abîmer.

Il est temps aujourd'hui de te dire d'où tu viens.

CHAPITRE I

Février 1943

Je n'allais plus à l'école depuis plusieurs mois déjà, c'était devenu trop dangereux. Mes parents avaient été tentés de déménager, mais papa ne souhaitait pas délaissier la boutique. C'était notre seul bien, finalement, celui qui nous faisait vivre et notre petite maison de ville ou notre ferme des Vosges, minuscules et spartiates, n'existaient que grâce à notre travail au magasin.

Voilà pourquoi papa répugnait à laisser la boutique sans surveillance : il y restait des stocks entiers de laine, vendables à la fin de la guerre, quand les affaires auraient repris.

Rien ne lui avait été donné, il avait travaillé dur toute sa vie. Malgré la brouille avec ses parents, parce qu'il avait épousé une goy, malgré le handicap parce que ses poumons avaient brûlé lors de la Première Guerre.

Papa qui paraît-il avait été si beau et entreprenant naguère n'était plus qu'une ombre, un mort en sursis exhalant son dernier souffle. Il restait là prostré dans un

coin du magasin et surveillait. Il surveillait tout, les allées et venues des clients, des fournisseurs, les nôtres aussi.

Quand j'y pense maintenant, avec l'âge et l'expérience, je prends conscience de l'amour sincère et profond qui unissait mes parents. Ils ont traversé les difficultés sans jamais se décourager l'un de l'autre. Immuablement, ils sont restés soudés. Pourtant à quinze ans, je ne le savais pas et ils ne me faisaient pas rêver.

Cette année-là, donc, toute la famille était restée là, en ville, à Nancy, évitant de trop sortir et, bien sûr, boutique fermée. Il eût été trop dangereux d'outrepasser les interdictions allemandes.

Les journées passaient, longues, ennuyeuses, identiques. Toujours. Nous nous disputions mes quatre sœurs et moi et seules les raisons et les protagonistes de ces affrontements variaient.

Suzanne, la plus égocentrique, pouvait chercher un objet disparu et nous accuser toutes. En réponse, c'était alors un concert de protestations et de criaileries sans fin.

Ou bien Lucie, méchante comme toujours, pouvait user de ses sarcasmes à notre rencontre. Et trouvait inmanquablement une réplique en face d'elle.

Ou alors, c'était Esther qui, perdue de ne plus pouvoir jouer de piano afin d'éviter tout bruit qui nous ferait remarquer, en devenait agressive. Elle était musicienne dans l'âme et n'acceptait du monde que sa dimension mélodique ; tu peux imaginer combien ces années ont représenté de souffrances pour une telle jeune fille.

Eugénie et moi ne disions rien : elle était trop gentille et moi, ancienne championne départementale de judo,

j'avais trop de force. Aucune, jamais, n'osa me tirer par les cheveux.

Nous restions là, enfermés tous les sept, en vase clos. Papa restait prostré tout le jour : était-ce un effet de l'inaction, de la dépression ? Mais l'état de ses poumons ne cessait d'empirer. Nous ne l'avions jamais connu vaillant et cet hiver-là il s'est mis à cracher, à siffler, à râler plus que jamais. Chaque mouvement, même le plus infime semblait lui coûter le dernier souffle de son corps.

Heureusement, maman s'activait comme toujours, elle s'ingéniait à nous nourrir tous, ayant transformé le jardinet de la maison en potager, à nous parer contre le froid l'hiver, tricotant sans fin des couvertures, des écharpes que nous portions à l'intérieur de la maison.

Maman était si précieuse... Tu le sais bien, toi qu'elle a élevé quand je n'ai plus su le faire, quand je n'ai pas su te préserver des souffrances que tu endurais à la maison.

Je n'ai jamais déterminé si les deux événements avaient un lien quelconque : toujours est-il qu'un jour de détresse respiratoire plus accentuée, maman a dû accompagner notre père au dispensaire du quartier. Nous étions toutes affolées et avons cru le voir mourir. Malgré l'interdiction, nous nous sommes pressées aux fenêtres afin de les voir partir, elle, minuscule, maigrelette, soutenant sa longue carcasse à lui, efflanqué, souffreteux à l'extrême.

Toutes, nous avons le cœur pincé et n'osions pas même nous chamailler. Nous attendions leur retour, nous espérions de bonnes nouvelles. Que ferions-nous sans papa, sans sa présence masculine et rassurante dans la boutique ? Il était un repère immuable autant qu'immobile dans notre existence.

Le silence fut bientôt troublé par des bruits d'une extrême violence: on frappait de grands coups aux portes, on criait en allemand dans la rue, nous ne sûmes que faire. Pour une fois que nous étions seules, livrées à nous-mêmes sans maman pour nous protéger ou papa pour décider. Qu'aurait-il fait, lui, d'ailleurs? Nous savions qu'il avait gardé de sa guerre des armes qu'il manipulait de temps à autre parce que «ça peut toujours servir, on ne sait jamais par les temps qui courent». Mais nous n'aurions pas su les utiliser. Nous ne connaissions pas même leur emplacement.

Il a bien fallu ouvrir; la porte, de toute façon, allait être défoncée sous les coups répétés. Après, tout est vague dans mon esprit. C'est loin, maintenant. Mais je crois que les événements de ce jour sont toujours restés confus. Trop de gestes en même temps, trop de bruits, trop d'agresseurs.

Je ne sais pas comment ont réagi mes parents lorsqu'ils sont rentrés du dispensaire. Je n'ai jamais pensé à le leur demander. Nous, celles qui sommes revenues, avons bien plus de choses à dire que de questions à poser. Et encore, nous avons parfois vécu l'indicible...

Je me rends seulement compte maintenant de toute cette parole retenue. De tous ces mots qui n'ont jamais franchi nos lèvres, de ta conception que jamais je n'ai évoquée. C'est aujourd'hui, mon enfant, que je vais nous libérer du mystère entretenu toutes ces années. Soixante-cinq, en tout.

Au début, jetées dans le camion, parmi tant d'autres du quartier, nous nous sommes regroupées mes sœurs

et moi. Au moins, nous nous réchauffions. On nous a d'abord conduites dans un centre de regroupement où nous étions bien trop nombreux, entassés çà et là, au milieu des cris d'enfants, des jérémiades de vieilles, des litanies supplicatoires et ancestrales. J'ai conçu dans cette période un vague dégoût pour l'humanité, dont je ne me suis jamais tout à fait débarrassée. J'ai tellement eu l'occasion de voir la lâcheté des hommes. Quelques jours, il a bien fallu vider le camp de rétention. L'heure des séparations avait sonné. Les amies de classe que nous venions juste de retrouver, après plusieurs mois d'isolement, allaient de nouveau nous quitter. Et surtout Suzanne, ma sœur Suzanne, dont nous étions toutes jalouses à cause de sa beauté, de sa finesse, Suzanne allait être séparée de nous à tout jamais. Nous ne le savions pas alors mais aucune, jamais, ne l'a revue.

Bien plus tard, nous avons cherché des informations sur notre sœur, sur son calvaire personnel. La question lancinante qui nous taraudait était de savoir si elle avait souffert longtemps. Dix-huit mois. Le temps d'être deux fois enceinte. La seconde grossesse lui a été fatale. Elle n'a pu mener jusqu'à son terme un petit aryen de plus.

Sur cette terre, en revanche, tu as un cousin de misère, un enfant né lui aussi au mauvais moment quand le monde était trop barbare pour vous accueillir comme il se devait.

Trop jolie, Suzanne a été perdue par sa beauté. Le chef de camp, amateur de jeunes femmes pour son compte personnel, et soucieux de satisfaire ses supérieurs, a tout de suite repéré notre sœur.

Heureusement, Suzanne, nous le savions, n'était pas vierge, elle avait déjà été amoureuse. Car combien de fois a-t-elle été violée, forcée par des soldats à qui elle plaisait et qui, jamais, ne lui demandaient son avis ? Combien de fois, trop maquillée, a-t-elle servi de poupée à ces hommes ivres de puissance et de volonté de détruire ? Combien de temps a duré sa blondeur immaculée, la pureté de ses traits, la grâce de son visage ? Nous avons, nous, ses sœurs, gardé le souvenir angélique et intact de son image. Pour un peu, nous serions encore jalouses d'elle...

Suzanne a d'abord servi de maîtresse à ce chefaillon, avant d'être convoitée par d'autres. Plusieurs autres. De nombreux hommes aux physiques et caractères divers, sans doute.

Jusqu'au moment où trop lasse, trop usée, mais belle encore, elle a paru moins attirante. On l'a envoyée alors dans une nursery, ces laboratoires situés à la frontière russe où les femmes blondes recevaient tous les militaires allemands qui le désiraient afin de procréer, de peupler l'Europe de petits aryens. Un lupanar plus sociologique qu'hygiénique en quelque sorte.

Dans les registres, on a trouvé trace d'un accouchement de Suzanne, un petit garçon qui lui a été retiré dès sa naissance afin d'être adopté, sans doute chez un dignitaire nazi. L'aurait-elle aimé, de toute façon, cet enfant ?

Voilà le premier destin de misère de notre famille, issue peut être d'une longue chaîne de souffrance qui aboutira à ton existence. Mais je veux croire que le malheur n'est pas héréditaire et qu'un jour, tes descendants, ceux que tu n'as pas abîmés par ta révolte seront heureux. Je veux croire que tout est possible en ce monde, même la joie d'exister.

Avril 1943

Je ne m'étendrai pas sur l'effroyable voyage et sur les conditions d'arrivée au camp. Nombreux sont ceux qui ont narré ces épisodes de la barbarie humaine. Il n'est pas un jour sans que je pense à ces événements, avec cette lancinante question : pourquoi m'en suis-je tirée, moi ? Qu'on ne me parle pas d'une intervention divine, depuis longtemps je sais que dieu est mort.

N'empêche que je vis avec cette culpabilité depuis toutes ces années et que ta présence, de jour en jour, m'a rappelé le sursaut de vie qui m'a alors animée.

Descendues du train, terrorisées, nous aurions souhaité rester ensemble, nous les quatre sœurs, mais Lucie qui était plus âgée de quatre ans a été envoyée dans l'autre partie du camp, de l'autre côté du grillage, cette frontière infranchissable, avec les femmes plus mûres. Son caractère ombrageux nous aurait protégées, nous en étions certaines, et pourtant, dans les circonstances, nous nous sommes bien gardées de protester. D'instinct, nous avons acquis la règle la plus élémentaire de la survie dans les camps. Le silence. Absolu. Inexpugnable.

Nous nous sommes armées de courage, Esther, Eugénie et moi et avons tenté de nous adapter. À tout, à la malnutrition, au manque d'hygiène, aux coups et insultes et surtout à l'hostilité de nos semblables parfois. Silencieusement, quotidiennement, nous nous sommes attachées à survivre coûte que coûte. À préserver notre maigre ration de soupe immonde, notre grabat pour passer la nuit. Nous voulions garder une place en ce monde.

Très vite, il est apparu qu'Esther, bien que note aînée, était la plus fragile. Son âme d'artiste n'était certainement pas faite pour résister à cette vie. Je crois que le silence, seulement troublé par les vociférations, l'a tuée. Ou alors ce sont les cris, inarticulés.

À la maison déjà, elle souffrait de ne plus jouer de musique. Nous la voyions, assise devant son clavier fermé, s'entraîner à jouer ses airs préférés ou les plus difficiles, ceux qu'elle espérait présenter au conservatoire quand la guerre serait terminée. Mais là, au camp, nous l'avons vue s'exercer de moins en moins souvent, tapotant sur le sol. En même temps, sa vitalité s'étiolait. Elle n'avalait plus sa ration complète, qui pourtant ne suffisait pas, et parlait de moins en moins. Elle ne prononçait plus même le nécessaire. Jusqu'à ce matin où malgré les cris des gardiens, elle n'a pu se lever. Nous étions là depuis trois mois et bien que l'hiver soit toujours cruel à cette frontière polonaise, il nous semblait sentir un peu de redoux. De quoi nous donner à toutes de l'espoir. Le plus dur était passé nous semblait-il.

Esther était trop faible, grelottante, malade, atteinte de typhus, elle s'est laissé conduire à l'infirmerie. Nous n'avions plus de nouvelles d'elle, les informations ne filtraient pas au dehors. Au bout d'un mois, peut-être, nous avons cependant su qu'elle était morte. Silencieusement. Qu'elle n'avait souffert que cinq jours et que son état de faiblesse l'avait emportée. Sans un mot, même pour nous, ses sœurs.

Nous n'avons pas eu la force de la pleurer. Pas même de la regretter. Nous étions concentrées sur notre survie. Ce n'est que plus tard, plusieurs mois ou même plusieurs

années après, que nous nous sommes senties tristes. Sans jamais en parler. Une fois que nous étions sûres de nous en être sorties. Avec la honte d'avoir survécu. Surtout face à maman qui pourtant ne nous a jamais rien reproché.

Par de nombreuses intermédiaires prudentes, nous avons pu faire savoir à Lucie le sort de notre sœur mélomane. Elle nous répondit de nous battre pour nous en sortir, que la survie était une affaire de chaque instant.

Chère Lucie, que nous avons sans doute mal comprise, mal aimée aussi de son vivant. Lucie, née pour l'arrogance et le combat. Était-ce sa place d'aînée qui l'avait ainsi modelée ? Était-ce la réaction de nos grands-parents qui l'avaient rendue responsable, en tant que première née, d'un mariage qu'ils n'avaient pas souhaité ?

Plus tard, bien plus tard, au cours des années et au travers de tes douleurs à toi, mon enfant, j'ai saisi à quel point le rejet pouvait blesser et engendrer la hargne. Mais j'étais alors trop jeune pour comprendre la révolte de ma sœur.

En tout cas, Lucie, aux dires de tous, la moins jolie d'entre nous, avec son nez fort et ses sourcils charbonneux, avait toujours suscité l'hostilité. Lorsque nous étions petites, subissant ses sarcasmes et ses méchancetés, il nous semblait que seule maman pouvait l'aimer. À l'école même, elle était souvent détestée des autres élèves.

Aujourd'hui, avec le recul, je sais plus de choses sur ma sœur. Il me semble qu'avant nous autres, elle a eu conscience des dangers de l'existence, qu'elle s'est mieux armée pour les affronter. Trop peut-être.

Nous avons su plus tard que Lucie avait fini par exaspérer ses compagnes de misère, que sa dureté les avait

poussées à la haine. Qu'elle avait été lynchée pour une sombre histoire de couverture volée avec l'assentiment des gardiennes qui, elles aussi, la détestaient. Qu'elle avait été laissée pour morte sous les assauts des autres prisonnières, un œil arraché, la mâchoire décrochée, presque chauve d'un côté de la tête, vivant et faible exutoire à leur haine contre l'injustice subie.

Pauvre Lucie que, paradoxalement, son excès de vitalité a poussée à la mort et qui n'a jamais été aimée comme, certainement, elle le méritait.

Voilà, sans le savoir, nous n'étions déjà plus que deux Eugénie et moi, nous serrant les coudes, résistant aux assauts de la faim, de la mort, de la haine quand, en mars 1945, le bruit a couru que nous allions être délivrées.

Ce fut d'abord un murmure confus, d'apparence sans fondement, quand tout à coup, le camp s'est vidé, tout a été déménagé le plus rapidement possible. Il nous a fallu le temps de comprendre, nous errions là, Eugénie et moi, parmi d'autres fantômes, incapables de la moindre décision. Où partir ? Droit devant nous ?

Notre premier réflexe, avec d'autres, fut de chercher s'il subsistait de quoi manger. Nous fouillions le moindre recoin du camp que nous connaissions si mal et où pourtant nous venions de passer une année quand un vacarme confus se fit entendre.

En effet, dans la confusion la plus extrême, des voitures blindées avaient intégré le camp, pilotées par des hommes dont nous ne connaissions ni l'uniforme, ni la langue.

Il ne me reste de tout cela aucun souvenir précis, ni joyeux, ni ému. Je pense que nous n'y avons d'abord pas cru à cette libération. Seule me reste l'image d'une errance sans but, par colonnes, qui nous a menés au franchissement des barbelés haïs.